



VINCENT HILAIRE

ITTOQQORTOORMIIT, LE PARADIS QUI FOND

En vivant un mois au sein d'une famille à Ittoqqortoormiit, sur la côte est du Groenland, Vincent Hilaire a pu s'immerger dans un quotidien au plus près de ces habitants. Dans ce village isolé du cercle polaire arctique, la chasse traditionnelle, déjà limitée par des quotas, est aujourd'hui menacée par le dérèglement climatique. La banquise fond inexorablement, et avec elle, ce mode de vie.



Il est quatre heures du matin. Le soleil, déjà haut dans le ciel, baigne le fjord de sa lumière jaune, chaude et intense. Parvenu avec mes sacs en haut d'une nouvelle colline, je vois enfin Ittoqqortoormiit, la promise, la convoitée. M'accordant quelques courtes pauses, je viens de marcher douze heures d'affilée dans ce jour permanent, sans carte, eau, ni fusil et surtout, sans croiser d'ours blanc.

Nous sommes le 7 août 2015. Assis sur un caillou plat, à côté du cairn construit au sommet de ce mont qui domine la partie est de la ville, je savoure pleinement ce moment malgré ma profonde fatigue. Je viens d'aller au bout de moi-même, puisant des forces mentales et physiques que je n'avais pas sollicitées autant depuis quelque temps. La victoire sur moi n'en est que plus forte et la vision du village que plus belle. J'ai attendu, rêvé de cet instant depuis plusieurs mois et là j'y suis. Tous ces ultimes obstacles qui se sont dressés sur ma route, particulièrement durant ces dernières heures, sont maintenant derrière. Mon bonheur est entier et au fur et à mesure que mes yeux détaillent les différents secteurs du village, mes forces reviennent peu à peu.

La veille, vers cinq heures de l'après-midi, depuis la rive fraîchement foulée, je voyais s'éloigner lentement les deux mâts de Mar y Pôles, agitant mes bras avec émotion. Après une semaine de vie commune, la séparation était brutale, le débarquement sportif.

Nous nous y sommes repris à deux fois avec Maël, le second capitaine, pour parvenir à la berge avec l'annexe. Embarqués tous les deux sur ce pneumatique de quelques mètres à peine, piégés à plusieurs reprises entre des plaques de banquise, nous avons du encore pousser pas mal de glaçons avec le petit moteur hors bord pour rejoindre la terre ferme. Pourtant la voie avait déjà été ouverte au forceps par le Mar y Pôles, mais les glaces ne cessaient de bouger. À bord du frêle esquif, soixante dix kilos de bagages. De quoi subsister ici pendant un mois, quelques soient les conditions météo et les projets envisagés, à commencer par la photographie.

Vues d'en haut, cette centaine de maisons colorées est encore plus jolie à regarder. Mais à quatre heures du matin un samedi, il n'y a pas grand monde pour marcher dans les rues en terre. Une terre presque rouge par endroit. Au fur et à mesure que je sors psychologiquement de ce combat, de cette marche éreintante avec trente kilos sur les épaules dans un relief très accidenté, j'essaie de localiser mon auberge de jeunesse. Mon nouveau camp de base.

La première chose que j'aperçois de mon perchoir, n'est pas des plus flatteuse pour le regard du touriste qui arrive comme moi à pied : une décharge, type casse automobile, a prospéré en contrebas de la station météo construite sur la

Nous nous y sommes repris à deux fois avec Maël, le second capitaine, pour parvenir à la berge avec l'annexe. Embarqués tous les deux sur ce pneumatique de quelques mètres à peine, piégés à plusieurs reprises entre des plaques de banquise, nous avons du encore pousser pas mal de glaçons avec le petit moteur hors bord pour rejoindre la terre ferme



colline suivante. Au pied des grandes paraboles bien tournées vers le sud, un fatras de déchets en tout genre. De l'engin de chantier, au lave-vaisselle usagé en passant par des milliers de sacs en plastique noir, entreposés à même le sol. Tout cela à quelques mètres de ce qui ressemble à un petit incinérateur, visiblement dépassé par ce qui l'entoure.

Ittoqqortoormiit est ce qu'on appelle, dans le cercle polaire, une ville. Ce qui, à nos yeux, ressemble plus à un bourg mérite bien ici cette appellation. Vivre, ou plutôt survivre doit on dire plus justement, n'est pas dans ces régions du monde une sinécure. Une telle implantation par plus de 70 ° de latitude nord, est une prouesse. Un défi permanent.

Pendant cinq mois de l'année sévit en plus la longue nuit polaire.

J'en prends d'autant plus conscience après cette entrée en matière musclée. C'est une ville très isolée, organisée au mieux pour encaisser ces conditions extrêmes, entourée d'une nature pure et encore sauvage, sans concessions. Les quatre cent cinquante habitants installés là ne sont pas des êtres humains comme les autres. Les rela-

tions sont complètement différentes de celles qui ont cours dans une ville européenne, par exemple. À Ittoqqortoormiit, tout le monde se connaît et les liens familiaux sont multiples. Pour vous donner une idée, les plus proches voisins habitent à cinq cent kilomètres au sud, à Kulusuk. Il s'agit donc, par la force des choses, d'une communauté dans le sens propre du mot.

Les premiers pas dans ce village, toujours en léthargie, ne me comblent pas. Il faut dire que je suis très (trop !) impatient de croiser quelqu'un. Echanger avec des gens que je n'ai jamais vu et dont la vie est là, c'est l'un des buts de ce voyage au bout d'un monde. Seuls signes de vie, des chiens de traîneaux enchaînés aboient aux quatre coins de la ville.

Je descends vers la rivière qui coupe la ville en deux et se jette dans le fjord. Je marche sur le pont qui l'enjambe, et là, après être remonté de quelques mètres, je croise enfin quelqu'un : « Do you know where is the guesthouse ? ».

J'ai de la chance, la femme inuit d'une quarantaine d'années que j'interroge, comprend heureusement un peu l'anglais. Mais elle est extrêmement timide, presque gênée de me parler. Elle



fait quand même un effort et me montre une maison du doigt : « Yellow house ! yellow house, there ». Je la remercie, elle ne s'attarde pas.

Une dernière côte et j'arrive devant la guesthouse. La porte d'entrée est fermée et je pose avec délectation mes sacs. Cinq minutes se passent et j'aperçois un homme qui file en quad sur la route en terre entourant l'auberge. On opine tous les deux du chef. Il ne me quitte pas du regard, moi non plus et finalement freine d'un coup sa machine. Je le reconnais, c'est Scoresby Hammeken, l'une des légendes de la chasse locale. Je l'avais contacté, quelques semaines plus tôt, via facebook : « Ah ! Vincent, how are you ? ». Je lui explique mon épopée qu'il conclue en me disant : « You are very lucky, because there was a polar bear in cap Tobin yesterday ». Scoresby va avertir Mette, la responsable de la guesthouse, pour qu'elle m'ouvre ma chambre. Après un début tout en lenteur, le rythme s'accélère et Mette (prononcé ici « Miti ») est déjà là au guidon d'un autre quad : « Hello Vincent, i thought that you finally won't come with all that ice ! ». Mette me conduit à ma chambre. Je pose enfin, pour plusieurs heures, une partie de mes sacs. Je

recupérerai le reste par bateau, un peu plus tard dans la journée, grâce à Arros son frère. Il a un grand sourire blanc et généreux, perché en haut d'un bon mètre quatre vingt quinze. Un physique de trappeur, ses mains font deux fois les miennes. Le lendemain, après une première nuit réparatrice, je décide d'aller faire un tour avec Jorgen, mon voisin dans l'auberge. Dehors, il y a du brouillard. Médecin danois travaillant en ce moment à l'hôpital local, passionné par l'histoire de la ville, Jorgen s'improvise guide. Presque à la sortie de notre pied à terre, il y a une stèle. Elle commémore le naufrage, au large de l'Islande en 1936, du médecin explorateur français Jean-Baptiste Charcot.

À l'époque, Ittoqqortoormiit encore appelée Scoresby Sund comme le fjord, fut la base du français au Groenland, lors de l'année polaire scientifique internationale en 1930. Des liens durables se sont tissés ici avec les Inuit, certains débouchant même sur des histoires d'amour, souvent impossibles. Mais Charcot est surtout très respecté parce qu'il a aidé les Inuit à se soigner en finançant la construction du premier dispensaire de la ville, bien avant l'hôpital actuel.

Avec Jorgen, nous nous approchons de la station météo, c'est par là que je suis arrivé hier. J'y ai un contact : Erik Sanimuinaq Pedersen. C'est l'un des radio sounder assistant (technicien météo) de cette station de la DMI (Danish Meteorological Institute). L'équipe procède à deux lâchers de ballons sonde par jour pour fournir des prévisions, entre autre, aux compagnies aériennes qui survolent le Groenland.

Erik dispose de nombreuses données concernant le dérèglement climatique. Mais il est actuellement en congés et mon interlocuteur danois, Thor, chef de cette station, m'indique sa maison, un peu en contrebas. Jorgen prend congé et je sonne à la porte de cette autre construction en bois, jaune. Erik apparaît à la porte, un peu surpris. Il me fait signe d'entrer. Cette maison spacieuse, tout en longueur, avec son couloir central qui dessert quatre chambres, débouche sur un très beau séjour, tout ce qu'il y a de plus moderne. On est loin des maisons traditionnelles enterrées, en pierre et en tourbe, décrites par Paul-Émile Victor ! Cette pièce offre une vue imprenable sur le fjord, des paires de jumelles attendent sagement, postées au pied des fenêtres en double vitrage.

Quatre personnes vivent là en permanence, en dehors de la famille ou des amis de passage. Erik, également Danois, me présente sa femme inuit, Therecie. Ils se sont rencontrés au Danemark il y a vingt ans, mais elle est née ici il y a en a

bientôt soixante. On s'assied autour d'une table ronde pour boire le café, faire connaissance. Je ne le sais pas encore, mais je vais vivre avec eux, le temps de mon séjour.

Therecie, mère de cinq enfants dont deux sont décédés, a été mariée deux fois avant de connaître Erik. Pour lui c'est la deuxième union et, en dehors de leur fils Konrad, Erik a eu de son côté deux enfants de son premier mariage. J'explique mon projet : créer une banque d'images et de sons sur cette ville pour documenter cette période de changement et enquêter aussi sur les conséquences induites par le dérèglement climatique sur la chasse.

Cette tradition est un mode de (sur)vie inscrit dans l'ADN de ces Inuit. Sans la chasse et la transmission orale des rituels qui l'entourent, cette communauté ne serait plus là aujourd'hui. Therecie m'écoute et me fixe de ses yeux noirs, au départ un peu méfiants. Elle parle très peu anglais. Erik fait la traduction dans les deux sens, du groenlandais à l'anglais et vice versa. Le visage grave de Therecie s'ouvre et s'illumine de plus en plus. Elle comprend que je n'ai pas d'a priori, voit que j'écoute et m'intéresse sincèrement à l'histoire de sa communauté. Notre conversation devient de plus en plus amicale, nous plaisantons, nous rions. Plus tard, il y a cet instant où Therecie et Erik se regardent et, après un sourire complice, disent qu'ils souhaitent m'accueillir chez eux. Pendant presque un mois, ce couple, leurs enfants et petits-enfants m'ouvrent leur maison, leurs cœurs, m'expliquent leurs vies, me font entrer dans leur intimité et m'adoptent littéralement au sein de leur famille.

Nous cuisinons de l'ours blanc, du bœuf musqué, du phoque, du narval chassés souvent par leurs soins. Toute génération confondue, les Inuit se régalaient du fameux mataq. Lorsqu'un chasseur tue un narval, on le déguste ensuite religieusement comme du caviar

Pour que je découvre la partie traditionnelle de leur alimentation, et par nécessité, vu le prix des aliments vendus au supermarché, nous cuisinons de l'ours blanc, du bœuf musqué, du phoque, du narval chassés souvent par leurs soins. Toute génération confondue, les Inuit se régalaient du fameux mataq. Cette graisse entoure le corps du narval et le protège du froid. Le mataq apporte depuis longtemps aux Inuit, les protéines indispensables à leurs survies. Lorsqu'un chasseur tue un narval, on le déguste ensuite religieusement comme du caviar. Je rêve de photographier et

filmer la traque de cette licorne des mers, à cinq heures de navigation d'ici, en s'enfonçant dans le dédale géant de ce fjord de 260 kilomètres de long.

Scoresby Hammeken ne m'y conduira pas finalement, il travaille en ce moment avec des biologistes groenlandais pour installer des boîtiers radio-électroniques sur la tête des narvals justement. Quand il en capture un vivant, ça lui rapporte beaucoup plus d'argent, environ 35 000 couronnes danoises (4700 euros, ndlr), que s'il l'avait tué. Therecie va demander à l'un de ses frères, un autre chasseur professionnel de la ville, s'il peut m'emmener avec lui. Ce projet semble beaucoup plus compliqué à réaliser maintenant que je suis là.

Les jours passent et je découvre depuis ma base de vie un peu plus la beauté de ce fjord, offrant une palette de lumières et de couleurs infinies. En attendant de savoir pour la chasse, je me rends à l'école, à l'hôpital, au supermarché, afin de découvrir et comprendre un peu mieux la vie quotidienne. Les habitants s'habituent à moi, la confiance peu à peu s'établit, ils savent tous que je vis chez Therecie et Erik.

À part deux familles très riches, la majorité des gens sont assez pauvres à Ittoqqortoormiit, tous n'ont pas de travail. Les prix du supermarché local sont supérieurs de 30 % au prix habituels qui ont cours au Danemark. Pourtant ces produits viennent majoritairement de là-bas. « C'est parce qu' Ittoqqortoormiit est approvisionné deux fois par an, par bateau, quand la glace le permet », m'explique Paul Pülmann Nielsen, le gérant. En dehors du bateau, il y a une liaison par hélicoptère avec Constable Point, l'aéroport le plus proche à quarante kilomètres, une fois par semaine. Constable Point dessert ensuite Nuuk, la capitale du Groenland, et Akureyri, en Islande. Compte tenu de cet isolement, chacun essaie de s'en sortir comme il peut : avec la chasse, les remplacements temporaires à l'hôpital, l'école ou le supermarché, les boulots d'artisans. Certains adolescents et adultes semblent désœuvrés, mais je ne découvre pas une société rongée par l'alcoolisme comme on me l'avait dit à plusieurs reprises en France. Aucun alcool fort

n'est quand même vendu au supermarché, on y trouve seulement du vin et de la bière.

Sur cette population de quatre cent cinquante personnes aujourd'hui, on compte justement une centaine d'enfants et d'adolescents. En ce début du mois d'août, comme l'école est fermée pour l'été, un camp de vacances est organisé pour les occuper. Animé par des Italiens, des Français, des Espagnols, des Suisses, chapeauté par un Groenlandais, ce camp est l'occasion d'ouvrir l'esprit de ces enfants, de faire autre chose avec d'autres gens.

Bebbie Petersen a 27 ans, elle est la principale du collège d' Ittoqqortoormiit et l'organisatrice du camp. Originnaire de Nuuk, la capitale de la côte ouest qu'on compare ici à une ville européenne, elle est arrivée ici il y a plus d'un an.

Elle essaie de transmettre à cette jeunesse tout au long de l'année sa vision : « Ittoqqortoormiit, c'est un lieu unique. Ici tout dépend de la météo, la vie y est simple, rustique. Les mentalités changent très lentement, mais j'essaie de faire comprendre à ces enfants, même si beaucoup disent vouloir devenir à leur tour chasseur, qu'il y a aussi d'autres d'opportunités ailleurs.

Je veux initier un mouvement, faire prendre conscience à ces enfants et adolescents que tout est possible et plutôt que de se retrouver au chômage ici plus tard, c'est mieux qu'ils partent ap-

Jour après jour, j'enrichis mon lexique de mots en langue East Greenlandic. J'apprends au passage que sur chacune des deux côtes de cette île de glace, on a sa propre langue. Pas toujours simple de se comprendre d'autant que le gouvernement groenlandais siège sur l'autre côte



prendre un métier ailleurs avant d'y revenir, par exemple. Au moins après, ils pourront choisir ».

Niels Rasmussen a 19 ans, il illustre parfaitement cette nouvelle génération 2.0, très connectée, que Bebbie encourage à se mettre en mouvement : « Je suis né ici et quand j'étais petit, je ne savais rien du monde. Je veux m'ouvrir, j'ai besoin d'éducation. Je veux choisir un travail qui me correspond, c'est dur de trouver ça ici.

De toute façon, dans notre parcours éducatif, on doit aller à un moment à Nuuk. L'école s'arrête ici bien avant le bac. Mais c'est très dur d'être loin de sa famille, on y est très attaché ici, c'est l'une des clés de notre survie. Quand j'étais à Nuuk puis après au Danemark en formation, je me suis senti très seul. Une fois qu'ils sont partis, certains ne reviennent plus ici. Ils ne trouvent pas d'emplois correspondants à leur qualification ou ne souhaite plus vivre cette vie simple, isolée, traditionnelle, moins portée sur le confort. Les standards de vie changent et tout le monde veut le meilleur pour chacun, ce qui se comprend.

Mais c'est parce qu' Ittoqqortoormiit est isolée que nous avons su gardé nos traditions. Nous

devons donc essayer de nous adapter en les conservant au mieux, nous n'avons pas le choix. Le plus important pour moi, c'est de vivre et de travailler près de ma famille. On m'a appris à survivre ici dans cette nature. Je veux réussir à concilier mon amour pour cette terre avec un avenir enrichissant ».

Niels envisage soit de faire découvrir « son » fjord comme guide à bord d'un voilier ou de devenir un jour policier, dans le poste de la ville. Mais il est aussi sollicité pour devenir guide dans un musée sur les Inuit en Amérique du Nord. Comme beaucoup de ces amis et cousins de cette génération, il parle couramment anglais.

Jour après jour, j'enrichis mon lexique de mots en langue East Greenlandic. J'apprends au passage que sur chacune des deux côtes de cette île de glace, on a sa propre langue. Pas toujours simple de se comprendre d'autant que le gouvernement groenlandais siège sur l'autre côte. Les habitants se sentent souvent oubliés ici, le maintien de leur communauté menacée. Et cela même si le gouvernement verse des subventions pour maintenir la gratuité de l'école, de l'hôpital et des services publics en général.



Therecie, avec qui je suis en train de tisser une relation de plus en plus forte, me fait répéter les mots de sa langue avec la bonne intonation : « Qujanar », ça veut dire « Merci ». « Quand on te dit Qujanar, tu réponds Iddidu ». « Ça veut dire pas de quoi, bienvenu ».

« Quand tu as bien mangé, tu dis Mamaha ! ». Je répète après elle et elles éclatent de rire avec sa sœur Augustine qui vit en permanence avec le couple et leur fils. « Bon, on continue : Anguida, ça veut dire que tout va bien, il faut que tu mettes l'intonation sur la première partie du mot. Tu es en train de devenir un vrai Greenlandic, crazy french men ! ».

Les deux sœurs sont très proches. Fréquemment, j'assiste à des scènes comme surgies d'un autre âge. Assise sur un coin du sofa dans le salon, Therecie enlève patiemment à la pince à épiler les petits cheveux blancs d'Augustine, dont la tête est bien calée sur ses cuisses. Des moments auxquels on assiste rarement chez nous aujourd'hui. C'est un rituel exécuté avec beaucoup de tendresse, qu'Augustine aime particulièrement.

Un jour, un ami tape à la porte, il offre à la fa-

mille un phoque chassé le jour même. Augustine s'empresse de le dépecer avec son ulu, le couteau traditionnel des Inuit. Son souffle s'est accéléré, elle semble en transe mais manie pourtant ce rasoir avec une infinie dextérité. Les morceaux nobles, foie, reins, cervelet, sont séparés du reste de la viande. La scène se passe à même le sol, dans le hall d'entrée de la maison.

Therecie observe avec admiration les gestes de sa grande sœur. Elle est assise sur ses genoux, le tronc légèrement en avant sur les mains. Ce sont des moments de leur quotidien, de leur tradition, comme elles les partagent depuis longtemps, avec solennité.

Encore emprunts de chamanisme, ces Inuit entretiennent une relation très particulière avec les animaux et les éléments naturels. Ces rituels en font partie. Les femmes Inuit jouaient autrefois systématiquement ce rôle au sein des familles traditionnelles, bien avant que les maisons soient toutes en bois et chauffées au fuel.

Parmi tous ces moments uniques, il y a aussi les jeux avec les enfants et petits enfants gardés par Therecie. En plus de Nunumaria et Felix, les enfants de Léa, l'une de ses deux filles qui vit ici,



Therecie garde souvent ceux de ses amis, de ses proches, pendant que les parents travaillent. Ces jeux sont fascinants à observer. Therecie, qui a longtemps été institutrice à l'école locale, mime ce matin là l'ours blanc en chasse. Elle crée un masque avec ce qu'elle a sous la main et emmène les enfants dans ce monde imaginaire. Un autre jour c'est la chasse au trésor et pendant la pause goûter, elle leur fait regarder la télévision uniquement s'il y a des documentaires animaliers. J'assiste à une transmission entre générations et de façon ludique, pour le plus grand bonheur de ces enfants, de ce que ses parents lui ont appris dans une autre vie. Je me rappellerai toujours de ce matin où Nuqapialu, l'un de ces enfants qui

m'appelle par mon prénom et me saute au cou quand il me voit, me dit avec tendresse en me passant la main dans mes cheveux : « kratouna », ce qui veut dire homme blanc.

Dans le même esprit de partage et de solidarité, dirait-on avec nos mots, lorsqu'elle rentre de la pêche à la ligne, un loisir qu'elle affectionne particulièrement, Therecie s'arrête souvent pour donner ses prises aux femmes les plus pauvres de la ville. La nourriture prend ici un tout autre sens. Manger est une chance, un luxe et l'on comprend mieux le sens du mot « Mamaha ! » Pendant longtemps les familles Inuit ont été décimées par la faim à chaque hiver.

Il nous arrive parfois d'ouvrir le frigidaire le matin et qu'il n'y ait presque rien. Je participe dans la mesure de mes moyens, en plus des vivres que j'ai ramené. Si un jour nous n'avons pas d'argent pour aller au supermarché, nous raclons les réserves, ouvrons des boîtes et mangeons ce que nous avons en inventant de nouveaux plats avec le tout venant.

« I love fruit », me confesse Therecie. « Tu prendras des photos des étagères de fruits, et de légumes quand tu seras rentré en France ? » demande-t-elle un jour. Nous ne nous en rendons

« Tu prendras des photos des étagères de fruits, et de légumes quand tu seras rentré en France ? » demande Therecie



plus toujours compte, mais il est vrai que nous avons tout en abondance et moins cher qu'ici. À Ittoqqortoormiit, dans le cercle polaire, la nature n'est pas aussi généreuse et tout se mérite avec beaucoup de volonté et de courage. Les chasseurs tuent encore ici l'ours blanc, dans un face à face dangereux, qui montre toute leur valeur. Therecie est fière d'en avoir déjà tué quelques uns dans sa vie. Beaucoup de femmes d'Ittoqqortoormiit sont d'excellents chasseurs. Dans cette société rompue à la survie, ce n'est pas l'apanage des hommes.

À l'époque où il n'y avait pas encore de commerces à Ittoqqortoormiit, seule la chasse et une cueillette saisonnière de baies permettaient de se nourrir. Les familles Inuit ont construit une société, un mode de vie et de survie autour de cette activité. Ici, il y a encore vingt ans tout le monde chassait et chaque famille comptait au moins un chasseur professionnel. Le fjord était le royaume de ces hommes considérés comme des seigneurs, leur offrant des proies en quantité et sans quotas.

C'est ainsi que Therecie, ses parents et sa famille ont survécu dans ces années là, se nourrissant

uniquement de leurs prises, portés par leur tradition et totalement adaptés à leur environnement. Mais vivre de la chasse n'est plus aujourd'hui possible que pour une poignée de très bons chasseurs. Les exigences et les habitudes alimentaires ont changé en plus, à tel point que les prises offrent aujourd'hui souvent un appoint. Lorsqu'ils ont une famille, les conjoints des chasseurs sont souvent obligés d'avoir un travail pour payer la nourriture, les vêtements, les factures d'électricité, le fuel, les équipements pour la chasse. Avec la fonte de la banquise, sans bateaux, il n'y a plus de chasse possible une grande partie de l'année. Et pendant ce temps là il faut payer quand même la nourriture des chiens, en attendant l'hiver suivant.

« De plusieurs centaines, nous sommes passés aujourd'hui à vingt cinq chasseurs professionnels à Ittoqqortoormiit », m'explique Erling Madsen, leur représentant local. « Vivre de la chasse devient trop difficile. Il y a des quotas, une trentaine d'ours blanc maximum par an, par exemple, des embargos sur les exportations de peaux de la communauté européenne qui, malgré des dérogations, ont mis un frein psychologique à ces ventes. Ces peaux ne sont plus ven-

dues à l'extérieur de l'île mais bradées au sud du Groenland. Les chasseurs les stockent. »

Tout en écoutant Erling, je me demande quels dégâts peuvent occasionner vingt cinq chasseurs professionnels sur un fjord dont la surface pourrait contenir à lui seul le Danemark tout entier ? J'ai vraiment l'impression que si on avait voulu tuer cette activité, on ne s'y serait pas pris autrement. Tout semble être décidé à la place de ces hommes, par la communauté européenne ou le gouvernement groenlandais. Par des gens qui ne connaissent même pas leur mode de vie ici, ce lien particulier qu'ils entretiennent avec la nature.

« La ville a perdu une centaine d'habitants en dix ans. Ittoqqortoormiit est en danger, il nous faut sauver cet endroit. Chasseur, c'est tout sauf un métier d'avenir ».

La seule solution pour Erling, ancien maire d'Ittoqqortoormiit qui est aussi élu depuis vingt ans, « c'est de construire un aéroport et un vrai hôtel pour développer le tourisme. Cela donnera de nouveaux débouchés pour les chasseurs et créera des emplois pour nos jeunes. On va essayer de vendre notre mataq aussi dans un comptoir à Ittoqqortoormiit et l'acheminer ensuite. Les groenlandais en général en raffolent.

Quand je suis arrivé en 1997, on allait souvent le week-end à l'entrée du fjord, à la limite des eaux libres, pour chasser le phoque. On campait plusieurs jours sur la banquise. Aujourd'hui, ce serait dangereux et les chasseurs doivent désormais s'enfoncer dans le fjord en bateaux ou en motoneige, à plusieurs heures d'ici, pour retrouver la glace

Parallèlement à cela, des compagnies ont récemment réalisé des sondages pour le pétrole, pour le développement de mines de cobalt, nous ne sommes pas contre. Mais il faut que ces projets respectent notre environnement, nous sommes très prudents. Là aussi dès que nous disons ça, des ONG nous jugent et nous condamnent. Mais vivent ils ici à notre place, que nous donnent ils comme piste pour nous en sortir ? ».

Je commence à comprendre maintenant pourquoi aucun chasseur ne veut finalement m'emmener dans le fjord. Leur activité est devenue trop fragile, ils sont échaudés par ces visions européennes et se méfient bien sûr de l'impact de telles ou telles photographies, de reportages qui déjà, selon eux, ont jeté l'opprobre sur leur activité. À travers des images choc, insistant sur l'aspect cruel de la chasse. Il est vrai que dans nos sociétés, on n'aime pas voir mourir les bêtes que nous mangeons. La différence ici, c'est qu'on ne gâche pas. Et comme si cela ne suffisait pas, le dérèglement climatique s'en mêle pour rendre les choses encore plus compliquées.

À la station météo, un œil sur les chiffres qu'il va me donner, Erik confirme : « Il n'est plus possible de chasser comme avant. Avant les chasseurs pouvaient s'aventurer sur la glace avec leurs chiens et leurs traîneaux une grande partie de l'année, maintenant c'est dangereux. La glace est beaucoup plus fragile, ce territoire de chasse se réduit.

Quand je suis arrivé en 1997, on allait souvent le week-end à l'entrée du fjord, à la limite des eaux libres, pour chasser le phoque. On campait plusieurs jours sur la banquise. Aujourd'hui, ce serait dangereux et les chasseurs doivent désormais s'enfoncer dans le fjord en bateaux ou en motoneige, à plusieurs heures d'ici, pour retrouver la glace. Le climat change, les étés sont plus pluvieux. On a plus de neige, plus de pluie, mais vraiment beaucoup plus. Depuis le début de l'année 2015, on a enregistré en moyenne des températures supérieures de 2,74°C aux normales de saison. Normalement, sur cette même période des huit premiers mois de l'année, il neige de 30 à 190 mm. Cette année, nous en sommes déjà à plus de 267 mm. Tout change donc très vite maintenant ».



De retour chez mes hôtes, Aviaja, l'autre fille de la famille, encore en vacances à Ittoqqortoormiit pour quelques heures, regarde par la fenêtre. Elle aussi est inquiète pour ce paradis blanc. Nous échangeons avant son départ pour le Danemark. Âgée de trente deux ans, elle est née ici et y a vécu jusqu'à sept ans avant de découvrir ensuite ce pays européen, ses arbres, ses champs, la couleur verte.

Aujourd'hui mère de deux enfants, en couple avec un Danois, elle m'explique dans un parfait anglais, ce que représente cette ville pour elle : « Ici ce sont mes racines. Mais nous devons nous adapter au monde tel qu'il est aujourd'hui. Avec

tout ce qui se passe, les difficultés de la chasse professionnelle, le dérèglement climatique, si nous voulons encore vivre ici, il faut changer, nous n'avons plus le choix.

C'est comme ces sacs en plastique noir stockés près d'ici. Comme nous n'avons pas d'égouts, ils contiennent les matières organiques rejetées dans les toilettes. Ce confort est là, nous en profitons, mais nous ne savons pas encore le traiter ensuite, alors nous entassons.

Notre avenir, c'est clairement le tourisme. Nous devons nous ouvrir au monde et comme les jeunes générations déploient de plus en plus leurs antennes vers l'extérieur, c'est envisageable.

Mais il y a un risque vital pour nous. Nous pouvons perdre du coup nos traditions, notre culture, devenir un lieu de culture occidentale classique.

Or, nous ne pouvons pas perdre de telles valeurs, nos racines sont ici dans la nature, sans elles nous sommes perdus.

Nous avons un cadeau pour le monde ici, c'est certain. Mais il ne faut pas ruiner, anéantir pour autant ce paradis. C'est là toute la difficulté et l'enjeu de ce qui se présente maintenant à nous ». Après presque une journée de voyage, Aviaja est bien rentrée chez elle et a retrouvé l'autre partie de sa famille. Quelques jours plus tard, c'est

à mon tour de monter dans le pick-up qui va me conduire avec mes bagages à l'héliport. Erik m'attend au volant, mon départ est imminent. C'est dur de quitter cette famille, je m'y sens si bien, comme si c'était la mienne. Sur le perron de la maison jaune, Thericie m'attend les larmes aux yeux, comme moi, et me dit : « Bye, Qujanar ! ». Je lui réponds : « Iddidu », mais « c'est à moi de te remercier ». Dans sa main, elle a un petit ange qui sert habituellement de décoration pour les fêtes, elle le met dans la mienne et me dit : « Il va te porter chance et tu seras obligé de revenir pour me le ramener. Grâce à toi les choses vont changer ». ■